La Chronique de Ned Ludd

n°1 – février 2014

San Francisco contre la Silicon Valley

Depuis le mois de décembre 2013, des habitants de la ville de San Francisco (Californie, USA) manifestent contre les bus qui emmènent les « techies », ces employés des entreprises high-tech *de la Silicon Valley, sur leurs lieux de travail.*

Les autobus privés de Google, de Facebook, Genentech, Apple, Yahoo et d'autres sociétés sont un outil de travail, permettant de prolonger la journée de leurs employés : tous sont très confortables et proposent tout l'équipement pour travailler connecté pendant les longues heures de trajets dans une métropole où la circulation est difficile.



Pour les manifestants, ils sont le symbole de la *gentrification* de San Francisco. Celle-ci se fait d'abord au détriment du transport public, car ces autobus empruntent les lignes de bus publiques, s'arrêtent aux mêmes arrêts, ce qui a des effets d'engorgement sur le reste du réseau. Ensuite elle se traduit par l'accroissement des différences sociales, notamment à travers la hausse spectaculaire des loyers et la multiplication des expulsions (+25% en 2012) et les saisies, avec son lot de drames humains.

Il faut dire que les *techies* sont particulièrement bien payés : le salaire moyen à San Francisco est de 46 000 $, dans la *high-tech*, cela grimpe jusqu'à 130 000 $. Les propriétaires veulent profiter de cette manne : les loyers à proximité des arrêts des navettes augmentent plus vite qu'ailleurs. Dans les quartiers populaires les plus prisés, les projets de résidence haut de gamme se multiplient. Les restaurants et cafés de luxe chassent le petit commerce local.

La tenancière d'un café réputé où les promoteurs y amènent leurs clients quand ils veulent montrer à quel point le quartier est pittoresque déclare :

> *« Je n'ai rien contre les jeunes* techies. *Je n'ai pas grand-chose de commun avec eux non plus. Ils parlent comme des robots. »*

Pourquoi s'obstinent-ils à vouloir habiter San Francisco alors que leur mode de communication (messages plutôt que contact direct) est si étranger à la culture locale ? La tenancière explique :

> *« Ils veulent les bars, le jazz, l'exacte culture qu'ils détruisent sans s'en rendre compte. »*

Pourquoi la colère se déchaîne-t-elle contre les bus ? La législation de San Francisco interdit aux bus privés d'utiliser le réseau d'arrêt public (une loi prévoit même une amende de 271 $). Depuis que ces navettes ont commencé à utiliser le réseau, elles ont surtout montré un grand déni de la réglementation en vigueur. Non seulement la ville a permis pendant longtemps à ces entreprises de violer la loi, mais elle vient de régulariser la situation à leur avantage, puisqu'elle vient de décider que les bus privés devraient payer 1 $ par arrêt utilisé et par navette. *« Faire payer 1 $ par bus quand un seul ticket en coûte 2, c'est une blague »*, a réagi la porte-parole de la *San Francisco League of Pissed-Off Voters* [Ligue des Electeurs de San Francisco qui en ont Ras-le-Bol], l'une des associations de citoyens en colère. De fait, la dîme imposée à Google est plus que symbolique quand on sait que la firme a engrangé plus de 10 milliards $ de profits en 2012.



Oakland, 20 décembre 2013 : des manifestants s'en prennent à un Google Bus.

C'est clairement une politique à deux vitesses, car les populations ouvrières et de couleur sont les premières victimes de la chasse à la fraude dans le transport public : un jeune homme a même été abattu par la police récemment pour avoir pris la fuite sans produire son ticket de transport. Ce programme de chasse aux resquilleurs coûteux (9,5 millions $ par an) a surtout généré un climat de peur et de méfiance des usagers des autobus, notamment des plus pauvres. Pour une journaliste de San Francisco :

« D'un côté les usagers du transport en commun se sentent comme des criminels dans leur propre ville alors que de l'autre, celle-ci ferme les yeux sur les infractions commises par les bus privés. […] Le Google Bus est l'incarnation d'un système qui subventionne les sociétés alors qu'il ne cesse de criminaliser et punir les individus. Google et ses semblables ont toujours su qu'ils pouvaient contourner les lois jusqu'à être invités à en faire de nouvelles. »

Une chanson de rap les ridiculise : *« J'ai laissé ma Porsche à la maison pour prendre le Google Bus »*. Des affichettes sont apparues : *« Google, Twitter : dehors ! »*. Même le journal *Business Insider* qualifie les *techies* d'« arrogants ».

Bien que certains qualifient les manifestations de « *Google Bus Riots* » (émeutes contre les bus Google), les blocages sont pacifiques : les manifestants déploient des banderoles *« Fuck off Google »*, distribuent des tracts et tentent de discuter avec des *techies* qui, dans l'ensemble font semblant de ne pas être sur la défensive.

Ci-dessous, la traduction d'un tract distribué lors du blocage d'un bus Google en décembre 2013 :

Tract distribué par les manifestants à West Oakland :

Au cas où vous vous demandez ce qui se passe, nous serons extrêmement clairs.

Les gens à l'extérieur de votre bus Google vous servent le café, gardent vos enfants, ont des relations sexuelles avec vous pour de l'argent, préparent vos repas, et sont chassés de leurs quartiers. Pendant que vous vivez comme de gros porcs avec vos buffets gratuits permanents, tout le monde en est à racler le fond de son porte-monnaie, vivotant dans ce monde onéreux que vous et vos potes avez contribué à créer.

Vous n'êtes pas des victimes innocentes. Sans vous, les prix des logements ne seraient pas à la hausse et nous ne serions pas menacés d'expulsion. Vous, vos employeurs, et les spéculateurs immobiliers sont à blâmer pour cette nouvelle crise, encore plus terrible que la précédente. Vous vivez votre vie, entourés par la pauvreté, le déracinement et la mort, apparemment inconscients de ce qui se passe autour de vous, à fond dans vos gros salaires et le succès. Mais regardez autour de vous, voyez-vous la violence et la destruction ? C'est le monde que vous avez créé, et vous êtes clairement du mauvais côté.

De manière prévisible, vous pensez certainement que les technologies que vous créez servent le mieux-être de tous les humains. Mais en réalité, ceux qui bénéficient de ces développements technologiques sont les publicitaires, les riches, les puissants, et les analystes de la NSA et leur réseau de surveillance des e-mails, des téléphones, et des médias sociaux.

Si vous voulez que dans la baie de San Francisco les ultra-riches affrontent des centaines de milliers de pauvres, continuez à faire ce dont vous avez l'habitude. Vous obtiendrez une jolie révolution à votre porte. Mais si vous ne voulez pas de ça, alors vous devriez quitter votre job, encaisser vos primes, et aller vivre une vie qui ne pourrit pas entièrement celle des autres.

Et foutez le camp d'Oakland !

En décembre 2013, Greg Gopman, ancien patron d'une *start-up* installée en ville, mettait de l'huile sur le feu en postant sur Facebook un message contre ces autochtones antigeeks « *qui urinent, vendent de la drogue et se comportent comme si San Francisco leur appartenait* ». Dans une ville jusque-là réputée calme et tolérante, ce post a été perçu comme une preuve supplémentaire de l'arrogance de la nouvelle élite *high-tech* : faudra-t-il rétablir l'obligation de faire la révérence devant les bourgeois ? Ou bien ces messieurs se contenteront-il simplement du chapeau-bas ?

Fin janvier, des manifestants se sont installés devant l'antenne de Google Engineer, à Berkeley. Sur une banderole on pouvait lire *« Gentrification & Eviction Technologies OUT »* (« technologies d'embourgeoisement et d'expulsion : DÉGAGEZ ») en lettres imitant le logo de Google.

D'autres cherchent à donner un tour plus politique à leurs actions de blocage en dénonçant le numérique et le *« monde inadmissible de surveillance, de contrôle et d'automatisation »* que les *techies* contribuent à construire. Ils ont effectué une enquête très détaillée sur

un développeur de Google X, le secteur “innovation et prospective”, comme une sorte de reflet aux données que Google accumule sur chacun d'entre nous, pour mieux dénoncer les transformations sociales répressives et ségrégationnistes auxquelles il participe.

Ci-dessous la traduction du communiqué qui relate leur blocage, puis celle du tract distribué à ce *techie* et aux personnes sur place.

Entre [...], nous avons ajouté quelques précisions pour le lecteur français.

Manifestation devant la maison d'un développeur de Google X

San Francisco, 21 janvier 2014.

« Dialectiquement ... un certain antagonisme [*counterforce*] aurait dû se produire. »
- Thomas Pynchon, 1973.

À 7 heures ce matin, un groupe de gens se sont pointés devant la maison d'Anthony Levandowski, un développeur de Google X. Sa maison est un fastueux palace minimalement décoré avec deux lions de pierre qui gardent l'entrée. Après avoir sonné à sa porte pour le prévenir de la manifestation, une bannière fut levée face à sa maison qui disait: « *Le futur de Google s'arrête ici* » et des tracts d'information sur sa personne furent distribués dans le voisinage. Ces tracts décrivent son travail avec l'industrie de la défense et ses plans de développement de *condos* [résidences] de luxe à Berkeley.

À un moment, sa voisine est sortie de chez elle. Elle affirma être au courant de sa collaboration avec l'Armée mais insista sur le fait qu'il est « une personne sympa » [*nice person*]. Nous ne voyons aucune contradiction ici. C'est fort probable que Levandowski, qui développe des robots de guerre pour l'armée et bâtit une infrastructure de surveillance, est un agréable voisin. Et puis après ?

À la suite des précédentes actions contre les autobus de Google, plusieurs commentateurs ont prétendu que les individus employés par Google ne sont pas à blâmer. Prenant la chose profondément à cœur, nous avons choisi de bloquer le transport-navette personnel de Anthony Levandowski. Nous sommes ainsi respectueusement en désaccord avec cette critique : nous ne voyons pas que la première action soit meilleure que l'autre ! Tous les employés de Google devraient être empêchés d'aller travailler. Toute infrastructure de surveillance devrait être détruite. Pas un seul *condo* de luxe ne devrait être bâti. Personne ne devrait être expulsé de son logement.

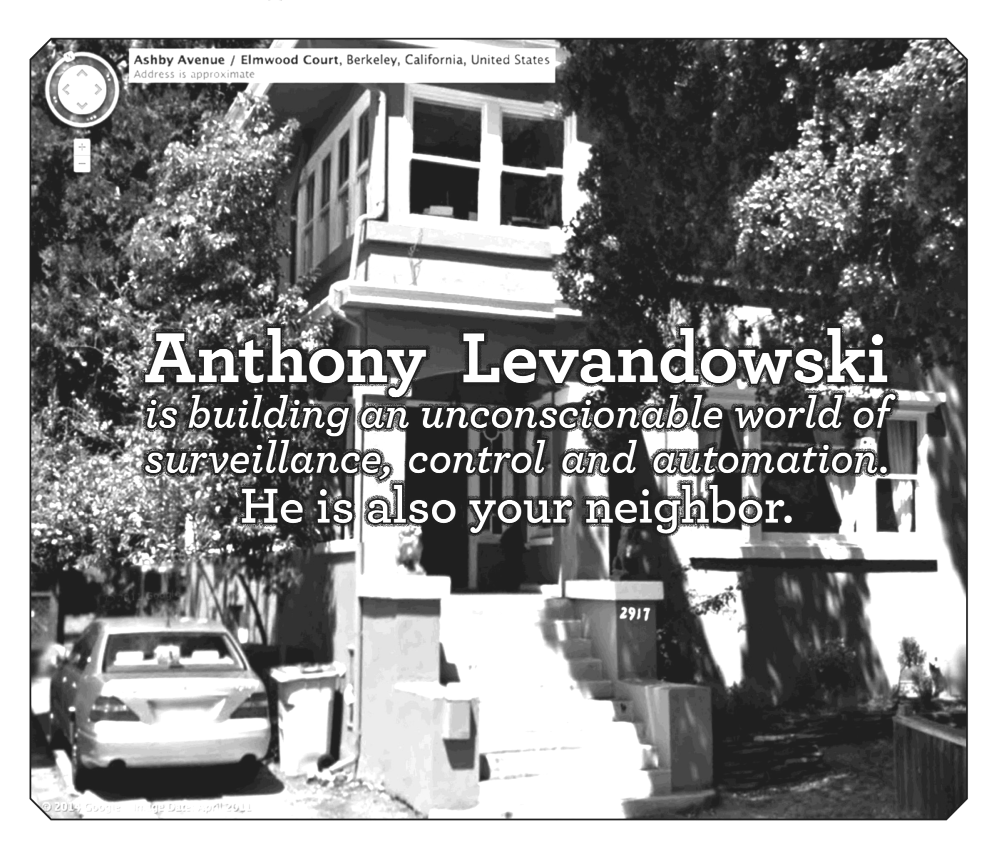
Après avoir distribué des tracts dans le voisinage et bloqué l'entrée de sa cour durant environ 45 minutes, le groupe est descendu dans le centre-ville et a bloqué un autobus de Google à la station BART de Ashby. Ce blocage a duré environ 30 minutes et s'est dispersé quand les flics de la BPD [*Berkeley Police Department*] sont arrivés. Plusieurs discussions ont eu lieu avec des employés de Google.

Heureusement, les défections ont déjà commencé. Hier, une personne plutôt « sympa » employée par Google nous a révélé les « éléments de langage » [*talking points*] envoyés par la compagnie à ses employés dans l'attente d'un prochain conseil municipal de San Francisco ou dans l'éventualité de nouvelles perturbations des autobus de Google. La rhétorique de ce mémo présente les employés de Google comme des contributeurs positifs à l'environnement dans lequel ils vivent. Il ne fait nullement mention des expulsions qu'ils causent, de la présence policière qu'ils amènent avec eux et de la large classe de gens qui travaillent pour soutenir leurs styles de vie extravagants et déconnectés ; et qui sont le soutien technique à leur existence.

Nous ne nous laisserons pas prendre en otage par la menace qu'agite Google des quantités massives de CO_2 qui seraient relâchées dans l'atmosphère si le service d'autobus était interrompu. Notre problème est Google lui-même, ses capacités de surveillance invasive dont la NSA fait usage, les technologies qu'ils développent, et la *gentrification* que ses employés engendrent dans toutes les villes qu'ils occupent. Mais notre problème ne s'arrête pas à Google. Il s'étend à toutes les autres compagnies des hautes technologies, à tous les autres développeurs et à tous les autres gens qui bâtissent ce nouvel État de surveillance : **on s'occupera de vous bientôt !**

The CounterForce [L'Antagonisme]

La voiture sans chauffeur de Google : construite pour l'industrie de la défense



Anthony Levandowski
construit un monde inadmissible de surveillance, de contrôle et d'automatisation.
C'est aussi votre voisin.

> « Conduite sans les mains, des voitures qui se garent elles-mêmes, une voiture sans pilote dirigée par un moteur de recherche ? Nous avons déjà vu ce film. Il se termine par des robots qui utilisent notre corps pour produire de l'énergie. » [Allusion au film *Matrix*]
> - Publicité pour les automobiles Dodge, 2011.

> « Ma fiancée est une danseuse dans l'âme.
> Je suis un robot. »
> - Anthony Levandowski.

Anthony Levandowski est actuellement l'ingénieur qui dirige le programme de développement de la voiture sans chauffeur de Google. Le projet a progressé rapidement et il y a déjà des États, dont la Californie, qui ont légalisé ces véhicules autonomes.

Il a également été l'un des architectes de Google Streetview – le projet de cartographie du monde réel qui a envoyé des voitures documenter et photographier chaque bâtiment le long de toutes les rues. Ces voitures ont également enregistré des adresses IP (qui identifient des réseaux informatiques) et les adresses MAC (qui identifient des éléments spécifiques de matériel). Ce projet de surveillance massive a rencontré occasionnellement des oppositions : ces voitures ont été bloquées, vandalisées et, dans un cas, l'une d'entre elles a été attaquée par un homme de 70 ans avec une hache.

« *Don't be evil* » [littéralement, « Ne soyez pas malveillants » ; c'est le sixième point du “décalogue philosophique” de Google qui stipule : « Il est possible de gagner de l'argent sans vendre son âme au diable ».] est la devise de Google et, comme de juste, ils ont une vision utopique de notre futur. Absents de leur utopie, les travailleurs dans les usines de Foxconn – où des filets ont été installés récemment pour éviter les suicides réguliers provoqués par les conditions de travail. Absentes de leur vision, les familles payées quelques centimes par jour à recycler de petites quantités de métaux précieux à partir de vastes décharges électroniques. Même le Googleplex (le parc de bureaux de Google à Mountain View) reproduit une division similaire : les employés à badge rouge – qui nettoient les salles de bains, préparent des expresso, cuisinent des repas gastronomiques et essuient les miettes des tables de ping-pong – n'ont aucun des avantages et des privilèges du *techie* [diminutif

qui désigne les salariés des entreprises *high-tech* de la Silicon Valley] à badge blanc.

Ce n'est pas la naïveté qui pousse les chefs de Google et des gens comme Anthony Levandowski à aller de l'avant dans le développement des technologies qui ne font que renforcer la domination existant dans la société. Google collabore activement avec l'industrie de la défense, une industrie qui met de plus en plus l'accent sur la répression de la dissidence sociale.

Google vient d'acquérir Boston Dynamics, un entrepreneur militaire qui a créé une douzaine de robots de guerre. Le plus inquiétant d'entre eux a pour nom WildCat [chat sauvage], un robot qui ressemble à un sanglier, pouvant courir 30 miles à l'heure et se redresser rapidement après être tombé. Ce robot de guerre a été parrainé par la Defense Advanced Research Projects (DARPA), l'organisation même qui a inventé l'Internet.

La voiture sans chauffeur est l'autre projet favori de la DARPA depuis de nombreuses années. Elle parraine régulièrement un Grand Challenge [grand défi] rassemblant les personnes qui conçoivent les véhicules sans chauffeur, en espérant que l'une d'entre elles parviendra à mettre au point cette nouvelle technologie. Anthony Levandowski est l'un des enfants terribles qui se précipite à chacun de ces concours, avide d'un diplôme fédéral et de gloire. Maintenant, avec Google qui lui donne plus d'argent qu'il ne pouvait jamais en rêver, Levandowski travaille de longues heures à concrétiser ce rêve des militaires.

Les espaces gardés des Condos de luxe de Levandowski

Anthony Levandowski tente actuellement de créer sa propre utopie cyber-capitaliste dans la grande ville de Berkeley. Après avoir grandi dans la banlieue aisée de Marin, il a commencé sa carrière dans la ville en 1998, sur les bancs de l'Université de Berkeley. Avant cela, il avait déjà monté une petite entreprise de technologie qui a permis à Petco [société de vente de fournitures et d'aliments pour animaux domestiques] de vendre ses produits par Internet, par payement avec une carte de crédit.

Alors qu'il poursuivait ses études en science pour sa maîtrise, Levandowski a créé une entreprise qui a mis au point des tablettes informatiques conçues pour afficher des plans sur les chantiers de construction. L'idée avec cette entreprise est que la mise à jour et l'impression des nouveaux plans prend plusieurs jours et ralenti le temps de construction. Avec ce nouveau produit, les entreprises de construction pourraient créer des *condominiums* [immeubles dont les appartements sont vendus séparément et gérés en copropriété], des centres commerciaux, etc. dans les délais les plus brefs possibles et avec un maximum de profit. Comme éloge de son sens prodigieux des affaires, le journal de l'administration de l'université de Berkeley a publié un article sur lui en 2003, lui décernant le titre de champion pour sa capacité à gagner de l'argent et sa contribution à la bulle immobilière qui commençait tout juste à se développer.

Revenons brièvement à ce qui se passe aujourd'hui. Levandowski a acheté une maison pour sa femme et ses enfants près de College et Ashby. En plus de cette affaire confortable de deux étages, Levandowski a aussi acheté une propriété à l'angle de Dwight et Fulton, à seulement un pâté de Shattuck Avenue. À cet endroit, il a engagé le Groupe de Nautilus pour un projet de construction d'immeuble de 77 logements, appelé Garden Village – car il y a des jardins sur les toits – avec la surveillance 24 heures sur 24, une sécurité privée et une flotte de véhicules électriques en stationnement dans un garage souterrain. Les résidents auront la possibilité de louer ces voitures quand ils le veulent pour faire un saut à la plage et se baigner.

Le Groupe Nautilus est composé d'architectes et de constructeurs qui ont créé des installations militaires, des centres commerciaux et des hôpitaux. Levandowski est en train d'apporter sa contribution à la poursuite de la stérilisation et de l'embourgeoisement [*gentrification*] du centre-ville de Berkeley et de Shattuck Avenue .

Ce projet est un témoignage de l'arrogance, de la déconnexion de la réalité, et du luxe de la classe dirigeante. Faire pousser des légumes dans le jardin sur le toit et les vendre à des riches permet, en quelque sorte, de prétendre que la planète n'est pas en train d'être ravagée par la même économie qui est à l'origine de leur richesse, de leur confort et de leur sécurité.

Les habitants de Garden Village habiteront un micro-monde dans lequel leurs mouvements seront constamment surveillés et encadrés par le personnel de sécurité. Les étudiants fortunés ou les professionnels bien rémunérés vivront dans de petites boîtes reliées par des passerelles. Sept de

ces unités seront consacrées au logement social. Ces unités n'ont pas été ajoutées parce que Levandowski ou Nautilus le désiraient, mais parce que la loi de la ville de Berkeley leur en fait l'obligation. Nul doute que, dans le plan de développement de cet immeuble, la surveillance et la sécurité sont dirigées vers ces résidents autant que vers les autres.

Développement et surveillance vont de pair. L'omniprésence de la surveillance dans le milieu urbain est implicite dans le Garden Village de Levandowski. Ces objectifs sont explicites dans d'autres programmes, comme le domaine Awareness Center à Oakland et le programme international de surveillance TrapWire [logiciel prédictif conçu par une société nommée également TrapWire, pour repérer des ensembles d'expressions et de mots clefs circulant sur Internet et susceptibles d'être annonciateurs d'une attaque terroriste]. Surveillance et contrôle sont au cœur de l'avenir technologique proposé par Google et les autres futuristes pro-tech.

L'antagonisme

Berkeley a longtemps souffert sous l'emprise de la police de Berkeley et du système de communications unifiées. L'administration de l'université et la police ont réprimé la rébellion, harcelé les sans-abri et facilité le développement des affaires depuis des décennies. Dans les années 1960 et 70, des milliers de personnes ont été entraînés dans diverses rébellions, du *Free Speech Movement* [mouvement de contestation étudiant du campus de l'université de Berkeley, né durant l'année scolaire 1964-1965, contre l'interdiction faite par l'administration de l'université d'exercer des activités politiques sur le campus ; il a été un moment charnière dans le mouvement des libertés civiles aux USA] jusqu'aux communes et aux groupes armés quelques années plus tard. À cette époque, l'université était un phare de la recherche nucléaire, de la collaboration avec l'armée et de la répression ouverte contre la dissidence intérieure. Des jeunes gens se sont révoltés contre l'ordre de la société, face à des monstres comme Ronald Reagan, le FBI et la Garde nationale.

A quelques pâtés de maisons d'Ashby et de la maison de Levandowski se trouve l'ancien site où un ensemble de communes existaient dans les années 1960 et 70. Dans une de ces maisons communales, un groupe de rebelles, des monstres [*freaks*], des communistes et des amoureux ont écrit le Programme de Libération de Berkeley. En voici un extrait :

> *« La civilisation du béton et du plastique sera mise à bas et les choses naturelles respectées. […] Nous allons transformer cette machine meurtrière qui vole notre terre et viole nos esprits, ou bien nous arrêterons son fonctionnement. […] La révolution concerne nos vies. Nous lutterons contre la domination du style de vie de riches de Berkeley, contre l'égoïsme et l'apathie sociale – et aussi contre l'individualisme complaisant qui se déguise derrière le "doing your own thing" [littéralement « fait ton propre truc » ; ou « fait ce qu'il te plaît »]. »*

Afin d'honorer la mémoire de tous ceux qui sont morts, sont devenus fous, ou ont disparu dans les rues de Berkeley, nous souhaitons démasquer Anthony Levandowski et le mal qu'il apporte dans ce monde.

Lors de la préparation de notre manifestation, nous avons pu observer Levandowski sortant de chez lui. Il avait des Google Glasses [les lunettes connectées à Internet, dont les verres servent d'écran] sur les yeux, portait son bébé dans un bras, et une tablette dans sa main libre. En descendant l'escalier avec son enfant, ses yeux étaient fixé sur la tablette à travers les verres de ses Google Glasses, pas sur la vie contre sa poitrine. Il apparaissait alors exactement comme le robot qu'il admet être.

Il y a des hommes et des femmes au Congo qui triment dans des mines géantes afin d'en extraire l'or et autres métaux précieux de la terre. Cet or est utilisé dans les téléphones et les tablettes fabriqués par des sociétés comme Google, Apple et Microsoft. Anthony Levandowski ne travaillera jamais dans une mine, pas plus que son enfant. Les gens comme lui ne connaissent pas ces formes d'exploitation et de travaux dégradant. Ainsi, il peut, de manière désinvolte, regarder fixement ses écrans comme s'il n'y avait pas de sang humain pour rendre ces technologies possibles ; comme s'il n'y avait pas une vie entre ses mains.

Levandowski vit sa vie normale, en construisant sa famille nucléaire, pendant qu'une indicible horreur se déroule. Tout ce qu'il construit contribuera uniquement à faire durer un peu plus longtemps ce système économique désastreux. La voiture sans chauffeur permettra a ses usagers de gagner une heure de sommeil, de parlent sur leur téléphone dans la voiture, et de continuer à ce que l'économie tourne.

Une vidéo promotionnelle pour la voiture sans chauffeur de Google montre un aveugle qui va là où il veut avec cette nouvelle technologie. Dans

cette vidéo, l'homme décide d'aller à Taco Bell [chaîne de restauration rapide américaine, leader mondial sur le secteur des restaurants à thème mexicain]. Une autre vidéo promotionnelle pour les Google Glasses montre un utilisateur qui achète des produits, qui achète des choses, puis qui en achète encore plus. À la toute fin de la vidéo, l'utilisateur découvre son père étendu sur le sol, atteint d'une crise cardiaque. L'homme appelle les pompiers avec ses Google Glasses et sauve son père. Cette surprise émotionnelle de la fin est destinée à mettre dans la tête du spectateur que le produit est indispensable et bon.

L'aveugle qui va à Taco Bell et le consommateur qui sauve son père sont les héros de cette utopie technologique. Les mineurs sont ignorés et les travailleurs des usines oubliés. Tant que le capitalisme fonctionne, tout ce qui lui est lié sera empoisonné par sa maladie. Des gens comme Levandowski participent à l'embourgeoisent des quartiers, inondent le marché avec des produits nuisibles, et créent les infrastructures d'un totalitarisme inimaginable. Ce sont toutes ces nuisances que nous voulons chasser de nos vies.

Nous sommes la force antagoniste, et vous pouvez en être. Désengagez-vous de l'économie capitaliste du mieux que vous pouvez. Créez des zones autonomes où les lois et les injonctions du capitalisme sont ignorées. Ne vous laissez pas séduire par ce qui brille. Développez des relations avec vos voisins. Défendez la terre. Utilisez votre place dans la société, que ce soit en tant que criminel, barman, immigrant ou quel que soit votre expérience, comme point de départ pour votre révolte contre elle. Ayez du courage. Trouvez d'autres personnes qui partagent vos sentiments et bloquez un bus de *techies*. Volez les *techies* dont vous gardez les enfants. Abattez les caméras de surveillance. Allons-y : c'est le moment.

Combattez le mal. Rejoignez la révolution.

The CounterForce

Source : <http://www.indybay.org/newsitems/2014/01/21/18749504.php>

Face à cette contestation, de nombreux professionnels des *high-tech* sont dans le déni. Comme le relève un journaliste :

> « *Plutôt que d'admettre leur rôle dans la* gentrification, *les disparités de richesse, la suppression d'emploi, ils se font passer pour des victimes.* »

Ce journaliste évoque également « *la montée des néoractionnaires* » : au départ plutôt proche des idéaux libertaires, un certain nombre de dirigeants d'entreprises *high-tech* sont passés a l'idéologie libertarienne, c'est-à-dire qu'ils en viennent à soutenir une forme d'*anarchie capitaliste*, rejetant toute intervention de l'Etat et des pouvoirs publics, au profit du chacun pour soi et de l'exaltation du *self made man*.

C'est probablement dans cet esprit qu'il faut interpréter les déclarations de Tom Perkins, un homme d'affaires multimillionnaire, en réaction à ces actions de blocage :

courrier des lecteurs, *The Wall Street Journal*, le 24 janvier 2014.

La gauche prépare-t-elle sa Nuit de cristal ?

C'est depuis l'épicentre de la pensée progressiste aux Etats-Unis, San Francisco, que je veux attirer l'attention sur les parallèles entre d'une part l'Allemagne nazie et sa guerre contre ses "1%" – à savoir les Juifs – et d'autre part la guerre de la gauche contre les 1% de l'Amérique – à savoir les riches.

Du mouvement Occupy à la diabolisation des riches qui transpire dans le moindre mot de notre quotidien local, *The San Francisco Chronicle*, je sens monter une vague de haine contre ces 1% qui réussissent. L'opinion est scandalisée par les navettes Google qui transportent les employés du secteur *high-tech* de San Francisco vers les sociétés [de la Silicon Valley] qui les emploient.

Il y a de l'indignation également contre la hausse des prix de l'immobilier, qu'alimente le pouvoir d'achat de ces "techno-geeks".

C'est là une très dangereuse dérive de la pensée américaine. La Nuit de cristal était impensable en 1930 ; le radicalisme "progressiste" qui en est issu est-il impensable aujourd'hui ?

Tom Perkins

Traduction : *Courrier International* n°1214, 6 février 2014.

Alors que les nazis désignaient à la vindicte populaire les juifs afin de détourner les ouvriers de la lutte des classes, Perkins reprend le même procédé en se faisant passer pour une *victime innocente* d'une « lutte des races » entre riches et pauvres. Certes, la pensée ultra-libérale américaine accorde au déterminisme génétique un grand rôle dans la réussite sociale des individus, mais de là à tenter de *naturaliser* la division de la société en classes… Quoi qu'il en soit, ce parallèle est en tout point ignoble (et surfe sur les clichés anti-sémites : car, c'est bien connu, tous les juifs sont riches…).

L'économie du virtuel, qui repose sur une innovation sans emplois – en tout cas sans emplois intermédiaires – tant elle est automatisée et algorythmisée, ne va pas se développer sans conflits. Car si cette froide inégalité est l'avenir de l'Amérique et du monde, alors il n'est pas sûr que grand monde la souhaite.

« Quand les financiers affirment qu'ils font le travail de Dieu en fournissant un crédit bon marché et que les pétroliers se disent des patriotes qui permettent l'indépendance énergétique du pays, personne ne les prend au sérieux : c'est une chose acquise que leur motivation est avant tout le profit. Mais quand les entrepreneurs de la technologie décrivent leurs nobles objectifs il n'y a aucun sourire ou clin d'œil amusé. »

Le temps de l'émancipation par l'informatique et des utopies autour d'Internet sont terminés. La Silicon Valley n'a pas réduit les inégalités sociales ni diminué le pouvoir des puissants, au contraire, elle les a renforcés dans des proportions inimaginables.

« Lorsque l'Internet est partout, la politique n'est nulle part. Ce qui est à l'œuvre ce n'est pas une révolution technologique, mais les effets d'une politique néolibérale. »

Les rêves des pionniers sont bien morts.

Ned Ludd

Cette *chronique* est réalisée à partir de la compilation des articles suivants :

- Hubert Guillaud, “Ce que l'Internet n'a pas réussi: renverser les inégalités”, *InternetActu*, 5 février 2014. Reproduit ci-dessous.
- Corine Lesnes, “San Francisco contre la Silicon Valley”, “A San Francisco, les *techies* sur la défensive à l'arrêt de bus”, *Le Monde*, 1er février 2014.
- Yann Perreau, “Google met le feu aux loyers”, *Libération*, 2 février 2014.

La traduction des tracts américains est inédite.

Ci-dessous, une sélection d'articles de presse sur ce sujet

InternetActu, 5 février 2014.

Ce que l'Internet n'a pas réussi : renverser les inégalités

Mercredi 22 janvier 2014, les protestations anti-Silicon Valley qui se multiplient depuis le printemps 2013 en Californie ont franchi une nouvelle étape quand plusieurs manifestants s'en sont pris à un salarié de Google, Anthony Levandowski, qui travaille sur le projet de voiture autonome. Les manifestants ont bloqué son domicile et distribué des tracts l'incriminant à ses voisins, ce qui témoigne que les opposants ont mené une enquête très fouillée et détaillée sur cet employé, comme un reflet aux données que Google accumule sur chacun d'entre nous.

Jusqu'à présent, ces protestations se sont surtout attaqué aux Bus Google, des bus privés de luxe qui transportent matins et soirs les travailleurs riches, jeunes et éduqués de San Francisco jusqu'à la Silicon Valley, rapporte le *LA Times*. Mais pas seulement. Plusieurs manifestations publiques ont eu lieu devant les sièges de certaines sociétés de la Valley ou dans la rue, devant les bâtiments publics. Tant et si bien, qu'aujourd'hui, San Francisco semble s'être dressée contre la Silicon Valley.

De quoi les bus Google sont-ils le symptôme ?

Les autobus privatisés de Google (mais aussi de Facebook, Genentech, Apple, Yahoo et d'autres) sont devenus le symbole de la discorde. Pour ces sociétés, ils sont un outil de recrutement et un outil de travail, permettant de prolonger la journée de travail de leurs employés (tous sont très confortables et proposent tout l'équipement pour travailler connecté pendant les longues heures de trajets dans une métropole où la circulation est souvent très difficile). Pour ses opposants, ils sont le symbole de la *gentrification* de San Francisco, qui se fait au détriment du transport public (cela est dû au fait que ces autobus empruntent les lignes de bus publiques, qu'ils s'arrêtent aux mêmes arrêts ce qui a des effets d'engorgement sur le reste du réseau) comme s'ils étaient le signe avant-coureur du risque de sa privatisation. Sont-ils un bouc-émissaire commode ou la cause de l'embourgeoisement des quartiers, comme le souligne une étude menée par Alexandra Goldman qui a montré que les loyers, à proximité des arrêts des navettes augmentent plus vite que ceux qui en sont éloignés ? Pourquoi la colère se déchaîne-t-elle contre les bus plutôt que directement contre les loyers ?

Pour Julia Carrie Wong, les bus sont un emblème. Normalement, la législation de San Francisco interdit aux bus privés d'utiliser le réseau d'arrêt public (une loi prévoit même une amende de 271 $ aux contrevenants). Les bloqueurs de bus estiment que les entreprises de haute technologie doivent plusieurs millions de dollars à la ville pour l'utilisation de ce réseau depuis des années (la journaliste Rebecca Bowe a calculé que la facture impayée pourrait s'élever de 500 à 600

millions $, alors que le budget annuel de l'agence des transports de San Francisco est de 800 millions $). Depuis que les navettes ont commencé à utiliser le réseau, elles ont surtout montré un grand déni de la réglementation en vigueur. Non seulement la ville a permis pendant longtemps à ces entreprises de violer la loi, mais maintenant qu'elle vient de régulariser la situation, les entreprises semblent avoir réécrit de nouvelles règles, puisque la ville vient de décider que les bus privés devraient payer 1 $ par arrêt utilisé et par navette... Insuffisant ! « *Sous le prétexte de réglementer les navettes, le programme régularise le statu quo* », estime la journaliste. Il permet aux bus privés de continuer à utiliser le réseau pour une somme modique (Google est invité à payer 100 000 $ par an, alors que s'il devait payer l'amende, il devrait payer environ 27,1 millions $ par an). Or, pour beaucoup de gens, il y a là une politique à deux vitesses, car les populations ouvrières et de couleurs, elles, sont les premières victimes de la chasse à la fraude dans le transport public, souligne un rapport récent : un jeune homme a même été abattu par la police récemment pour avoir pris la fuite sans produire son ticket de transport. Ce programme de chasse aux resquilleurs coûteux (9,5 millions $ par an) n'a permis que de récupérer 1 million $ de revenus et a surtout généré un climat de peur et de méfiance des usagers des autobus, notamment des plus pauvres.

> *« D'un côté les usagers du transport en commun se sentent comme des criminels dans leur propre ville alors que de l'autre, celle-ci ferme les yeux sur les infractions commises par les bus privés. »*

Il n'est donc pas étonnant que la colère des habitants explose. Pour Julia Carrie Wong :

> *« Le Google Bus est l'incarnation d'un système qui indemnise les sociétés alors qu'il ne cesse de criminaliser et punir les individus. Google et ses semblables ont toujours su qu'ils pouvaient contourner la loi jusqu'à être invités à en faire de nouvelles. »*

Derrière la contestation très concrète de cette nouvelle forme de privatisation du transport public de la baie de San Francisco se cache comme souvent l'introduction d'un déséquilibre dans les rapports de pouvoir existants. Dans la baie de San Francisco, le pouvoir des entreprises des nouvelles technologies prend le pas sur celui des citoyens. Sans compter, comme l'ajoute très bien Rebecca Solnit dans la *London Review of Books*, que ces transports privés sapent le développement des transports publics : l'argent qui va aux bus privés ne va pas au développement du train de banlieue.

Une Silicon Valley plus inégalitaire que jamais

Cette contestation envers les *start-up* de la Valley et son élite est la traduction de l'augmentation des différences sociales qui s'y font jour et qui a pour conséquence immédiate la hausse spectaculaire des loyers et la *gentrification* accélérée de toute la Baie. La pression sur le logement a démultiplié les expulsions (+25% en 2012) et les saisies, avec son lot d'histoires déchirantes, comme celle de cette vieille femme de 97 ans racontée par le *New York Times*, ou celles qu'évoque Rebecca Solnit dans son article. Les tarifs locatifs ont augmenté de 10 à 135% selon les quartiers. Dans les quartiers populaires les plus prisés, les projets de résidence haut de gamme se multiplient. Les restaurants et cafés de luxe chassent le petit commerce local. Les poches de pauvreté intenses des quartiers comme Fillmore ou Tenderloin sont de plus en plus isolées face à la hausse exorbitante et générale du prix des logements. La population noire a diminué depuis les années 1970 passant de 10% à moins de 4%. Le nombre de Latinos y augmente plus lentement que partout ailleurs en Californie. Le contrôle des loyers ne parvient pas à contenir l'exode de tous ceux qui ne travaillent pas dans la technologie. Dans le quartier de Mission qui a longtemps été le quartier Latino, plus personne semble ne parler espagnol dans la rue.

Cette tension économique a accentué les différences sociales. Le fossé entre les plus hauts et les plus bas revenus de la Valley se sont accrus estime le *Joint Venture Silicon Valley* dans son index régulier. Le nombre de SDF a augmenté de 20% en deux ans, comme le rapportait le dossier de *Business Insider* et son éloquente cartographie du « Grand fossé ». Pour le journaliste du *New Yorker*, George Packer, alors que dans les années 1970 elle a longtemps été le symbole de la réussite de la classe moyenne, égalitaire, agréable « *et un peu ennuyeuse* », « *la Silicon Valley est devenue l'un des endroits les plus inégalitaires d'Amérique* ». Alors que le salaire annuel moyen à San Francisco est de 46 000 $, celui des entreprises de technologie monte à 130 000 $. La journaliste du *Weekly Standard*, Charlotte Allen, dressait récemment exactement le même tableau. Dans la Valley, le futur de l'emploi de l'Amérique, tel que le décrivent Erik Brynjolfsson et Andrew MacAfee est déjà là, concentrant à la fois les gens les plus fortunés du pays (on y dénombre une cinquantaine de milliardaires et des dizaines de milliers de millionnaires) et le plus grand nombre de laissés pour compte. San Francisco est devenue une ville sans classe moyenne, explique encore Packer.

> *« Parfois, le Google Bus semble n'être que le nouveau visage du capitalisme, contenant des gens trop précieux pour utiliser les transports publics ou conduire. Dans les mêmes espaces errent des sans abris qui ne méritent même pas d'espaces privés, de confort ou de sécurité minimum. »*

La deuxième économie, cette innovation sans emplois – en tout cas sans emplois intermédiaires – a déjà commencé dans la Silicon Valley, et elle ne va pas se dérouler sans conflits. Car si cette froide inégalité est l'avenir de l'Amérique et du monde, alors il n'est pas sûr que grand monde la souhaite.

Le repli sur soi : l'innovation technologique ne défend que ses intérêts

La *gentrification* à l'œuvre modèle jusqu'aux sièges des entreprises technologiques où le repli sur soi des plus riches semble partout à l'œuvre, évitant tout contact avec la communauté existante. Comme l'écrit la designer Alexandra Lange dans son livre *The Dot-Com City : Silicon Valley Urbanism* :

> *« Plus les entreprises de haute technologie de la Silicon Valley adoptent un modèle urbain , plus il devient difficile pour elles d'expliquer pourquoi elles ont besoin de se tenir à l'écart. »*

L'affreux campus en forme de beignet que construit Apple à Cupertino est peut-être un paradis pour les travailleurs (et encore, on sait mal quel panopticon se met en place à l'intérieur de ces murs), mais quels sont ses effets sur le rapport de ces entreprises à la population locale qui se coupe d'eux par la structure même de l'architecture de leurs campus, questionne Alexandra Lange dans un article de Gizmodo. Ce type de stratégie de repli sur soi, assez classique

pour les entreprises, est à mille lieux du fameux et bordélique bâtiment 20 du MIT. Badges et ségrégation des travailleurs selon leurs niveaux sociaux ou leurs fonctions ne sont pas que des provocations artistiques…

Les utopies démocratiques initiales de l'industrie technologique semblent avoir disparues tout entier derrière ces nouvelles formes d'isolement, questionne George Packer, sans que nul ne lui réponde.

> *« L'industrie de la technologie, en se séquestrant elle-même de la communauté qu'elle habite, a transformé la région de la Baie sans être transformée par elle – sans avoir à se salir les mains. »*

Pour Joe Green, le fondateur de *Nation Builder*, une plateforme logicielle qui fournit des outils pour organiser les campagnes politiques, si les entrepreneurs de la Silicon Valley pensent réellement qu'ils peuvent changer le monde, force est de constater qu'ils sont bien souvent complètement déconnectés de la politique. En partie parce que les principes de fonctionnement de la politique et ceux de la technologie sont complètement différents.

> *« La politique est transactionnelle, opaque, basée sur des hiérarchies et des poignées de mains, quand la technologie est empirique, souvent transparente et tirée par les données. »*

L'idéal d'un monde sans frottement, dans lequel la technologie est une force de progrès et une source de richesse, laisse de côté le fait que la politique signifie inévitablement des conflits d'intérêts, avec des gagnants et des perdants. La Silicon Valley a tendance à ignorer elle-même sa propre version de ces types de conflits : derrière la belle histoire de ses start-ups qui réussissent, on parle beaucoup moins de celles qui échouent et de la lutte impitoyable qui y a lieu. Comme le dit le capital risqueur Marc Andreessen… un capital risqueur entend 3 000 personnes lui expliquer leur projet chaque année, mais n'en finance que 20. Reid Hoffman, le patron de LinkedIn, décrit la culture intellectuelle de la Silicon Valley comme sous-développée, toute entière tournée vers la compétitivité et ignorant tout le reste. Les gens y lisent *TechCrunch* et le *VentureBeat*, mais pas le *Wall Street Journal* ou le *New York Times*.

> *« Comme les industries qui l'ont précédée, la Silicon Valley n'est pas une philosophie, une révolution ou une cause. Il s'agit d'un groupe de sociétés puissantes et riches qui travaille à promouvoir leurs propres intérêts. Parfois, ces intérêts peuvent être alignés avec ceux du public, parfois non. »*

Evgeny Morozov ne dit pas autre chose :

> *« L'innovation n'est qu'un euphémisme pour désigner les intérêts des entreprises de la Silicon Valley plutôt que pour évoquer un agenda social et politique ambitieux. »*

Pour la Silicon Valley, avoir une application sur son smartphone qui vous alerte sur le fait d'avoir besoin de faire plus d'exercice ou comment manger plus sainement est un moyen pour résoudre les problèmes de santé ou d'obésité, qu'importe alors si les gens ne sont plus en mesure de payer les soins dont ils ont besoin ou leur assurance. La manière qu'ont ces entreprises de traiter des questions politiques sous couvert de technologie est une idéologie à part entière, estime Morozov, dont le pire effet est de dépolitiser tout débat sur la politique économique et industrielle d'un pays. Le fait d'avoir une nouvelle technologie à notre disposition, plus efficace, n'est pas une raison suffisante pour abandonner certaines de nos politiques, rappelle le pourfendeur de la Silicon Valley. Parfois par exemple, l'inefficacité est le prix que nous avons accepté de payer pour éviter la discrimination. Si AirBnb par exemple aide à améliorer l'efficacité de la location, il n'aide pas l'Etat à percevoir les taxes qui y sont associées ni à contrôler les loyers. « *Si nous n'aimons pas le contrôle des loyers, nous devons nous y opposer sur le terrain politique et social* », pas seulement par l'utilisation d'une application.

Bien que ces entreprises promeuvent un monde ouvert et connecté, elles sont extrêmement secrètes, explique encore George Packer, en évoquant les Gafa. Non seulement secrètes, mais même dans le monde merveilleux des entreprises de l'économie du partage, leur modèle d'affaires ne diffère pas de celles des entreprises traditionnelles, insistent Milo Yiannopoulos pour *The Next Web* ou Jannelle Orsi sur *Shareable* invitant l'économie collaborative à faire sa révolution intérieure. Pour Marc Andreessen, les conflits sur les questions de la vie privée, de la propriété intellectuelle où les monopoles apporteront bientôt une période de tension entre la Vallée et les autres acteurs de la société. Nous y sommes certainement entrés.

Le mythe de la méritocratie

Pour Mitch Kapor, cité par George Packer toujours, poser des questions sur le manque de diversité raciale et sexuelle dans les entreprises de technologie rend les gens de la Silicon Valley très mal à l'aise. Or, quand on y regarde de plus près, seulement 8% du capital-risque des *start-up* sont détenus par des femmes, et, dans une région où les Latinos représentent un quart de la population, ils ne représentent que 5% des employés des grandes entreprises de la technologie.

Pour *Wired*, la spécialiste des médias sociaux Alice Marwick, auteure de *Status Update : How social media changes celebrity, popularity and publicity*, rappelait combien, contrairement à ce qu'elle affirme si souvent, la Silicon Valley n'est pas une méritocratie.

> *« La Silicon Valley est-elle aussi méritocratique qu'elle le prétend ? Pourquoi alors ses principaux entrepreneurs sont-ils tous des hommes blancs ? Si les entrepreneurs naissent entrepreneurs, pourquoi tant de programmes tentent d'en créer ? Si la technologie change le jeu, pourquoi le capitalisme à l'ancienne et l'exploitation de l'information ne sont jamais remis en cause ? »*

Les mythes de la méritocratie et l'esprit d'entreprise renforcent les idéaux de la scène technologique, mais plus encore ses structures de pouvoir et de privilèges. Ces mythes renforcent à la fois un système fermé de privilèges et presque exclusivement centré autour de la croyance dans le capitalisme néolibéral.

> *« Cela ne rend pas la technologie intrinsèquement meilleure ou pire que n'importe quelle autre entreprise américaine – je préférerais certainement socialiser avec des gens des nouvelles technos que des banquiers – mais révèle la nature du numérisme. »*

La mythologie de la méritocratie nie le rôle des relations personnelles, de la richesse, de l'expérience, du genre, de la couleur de peau, de l'éducation. Pourtant, les femmes, les personnes de couleurs voir les homosexuels n'obtiennent pas les capitaux au même niveau que les hommes blancs, de sexe masculin, de moins de 30 ans, *nerds*, sans grande vie sociale et qui ont abandonné Harvard ou Stanford… Le mythe permet de maintenir l'idée que c'est lié à leur manque de capacité

plutôt qu'a un ostracisme quelconque. Or, la mythologie de l'entrepreneur tend de plus en plus à faire croire que c'est un attribut personnel qui ne peut être enseigné. Comme le dit OmMalik :

> *« Un entrepreneur est une personne qui ne peut pas gérer le statu quo et qui veut réorganiser le monde selon sa propre vision. »*

Comme l'écrivain ne peut s'empêcher d'écrire, l'entrepreneur ne peut s'empêcher de changer le monde. Alixe Marwick rappelle :

> *« Mais l'écriture comme l'esprit d'entreprise ont pourtant besoin de beaucoup de travail de base répétitif pour être couronnés de succès. »*

Pourtant, les grands entrepreneurs reconnaissent tous avoir eu de la chance. Le mythe de l'entrepreneur comme homme providentiel, comme inventeur de génie, oublie toujours comment l'innovation avance (développements parallèles, contributeurs non crédités, échecs...) qui forme un récit beaucoup moins excitant à entendre. Le mythe de l'entrepreneur est populaire parce qu'il s'aligne avec les valeurs américaines fondamentales de l'indépendance, du héros, du constructeur... Définitivement, comme César Hidalgo du MIT en faisait récemment la démonstration, nos sociétés sont profondément topocratiques : c'est-à-dire que la structure des inégalités sociales dépend de la façon dont nous sommes reliés aux autres.

Sexiste la Vallée ?

Le mythe de l'entrepreneur est bien sûr un mythe éminemment masculin. Hélène Ahl dans son étude sur les entrepreneurs, notait déjà que 70% des mots utilisés pour les décrire étaient des mots à connotation masculine. Pourtant, 40% des entreprises privées aux États-Unis appartiennent à des femmes. Malgré l'attribution de caractéristiques masculines à l'entrepreneur, les études ont montré qu'il n'y avait aucune différence entre femme et hommes entrepreneurs en terme d'éducation, de formation ou de motivation. Pire, bon nombre d'indicateurs estiment que les entreprises dirigées par des femmes surpassent les résultats de celles des hommes...

Cela n'empêche pas le monde de l'entreprise d'être éminemment sexiste. À quelques exceptions près, toujours mises en avant, les femmes sont quasiment absentes des échelons hiérarchiques supérieurs. Les entreprises de capital-risque sont majoritairement gérées et financées par des hommes. Seulement 8% des *start-up* du capital-risque sont fondées par des femmes, et seulement 14% des sociétés qu'elles financent sont dirigées par des femmes.

Le mythe de l'entrepreneur et celui de la méritocratie renforcent les idéaux de la Valley, sa structure de pouvoir et ses privilèges, conclut Alice Marwick. « *L'élitisme numérique ne reconfigure pas le pouvoir, il le consacre* ». A croire que l'élitisme numérique n'est en fait rien d'autre qu'une justification pour accroître les inégalités sociales.

Pour l'entrepreneur Vivek Wadhwa, s'exprimant dans une tribune pour le *Wall Street Journal*, en surface, la Silicon Valley semble une méritocratie parfaite. La moitié des *start-up* y ont été fondées par des émigrés. Vous y voyez des gens du monde entier qui collaborent ou se concurrencent. La race et la religion ne semblent pas des barrières au succès. A une exception près, la totale absence de femmes. Et Vivek Wadhwa de prendre l'exemple du Conseil d'administration de Twitter, exclusivement masculin, soi-disant parce que son président, n'aurait pas trouvé de femmes dignes d'y entrer ! Mauvais argument lui a répondu Vivek Wadhwa.

Le mythe du mâle, blanc et *nerdy* a la vie longue dans la Valley, renchérit Vivek Wadhwa. La Silicon Valley est un club de garçons et il est temps que cela cesse, surtout quand on sait que les fortes proportions de femmes dans les conseils d'administration sont bénéfiques aux affaires, comme l'a montré les études du cabinet Catalyst.

Comment inverser cette tendance ? Comment inciter les femmes à entrer dans le secteur des technologies ? C'est la question à laquelle Vivek Wadhwa et Farai Chideya ont tenté de répondre dans leur livre *Femmes innovantes*. Pas si simple. Force est de constater que beaucoup se disent rebutées par le chauvinisme et l'arrogance de l'industrie des technologies. Alors qu'aux États-Unis, 140 femmes pour 100 hommes s'inscrivent dans l'enseignement supérieur, alors qu'elles sont maintenant plus nombreuses que les hommes même en mathématiques, elles désertent toujours autant l'informatique (pour des chiffres très détaillés sur les proportions de femmes dans la technologie, l'entrepreneuriat et les études supérieures, voir cet article de *The Atlantic*). A croire que la suffisance du *geek* s'avère être sa pire tare.

Au final, là encore, la technologie a renforcé les inégalités plutôt qu'elle n'est parvenue à les réduire. Partout ses contre-effets semblent avoir pris le contre-pied de ses discours. Oui, la technologie change le monde. Pas en bien.

Antidémocratique la Vallée ?

Et si le fait que l'Internet ait aggravé les inégalités était un acte délibéré ? Et si changer le monde pour moins d'égalité était le but caché des entrepreneurs de la Vallée révélant leurs vrais visages ? C'est ce qu'envisage le journaliste Klint Finley pour *TechCrunch* en mettant les pieds dans le plat et en évoquant « *la montée des néoractionnaires* ».

Pour Finley, les néoréactionnaires sont d'anciens libertaires qui ont décidé que la liberté et la démocratie étaient incompatibles. Leur critique, souvent avouée a demi-mots ou dans l'entre-soi, se concentre sur l'opposition à la démocratie sous toutes ses formes. Et Kint Finley d'accuser nombre d'investisseurs américains d'être dans cet état d'esprit, comme Peter Thiel, Balaji Srinivasan d'Y Combinator (même s'il s'en est défendu)... Pour Klint Finley, observer les liens entre les néoréactionnaires et les gens qui leurs sont proches pourrait faire tourner la tête à n'importe quel théoricien de la conspiration... Finley ne croit pas pourtant pas qu'il y ait conspiration :

> *« Je ne pense pas que Peter Thiel fasse parti d'un complot néoréactionnaire. Je ne pense même pas qu'il est néoréactionnaire. Il n'empêche qu'un certain nombre d'idées se répandent sur la scène des* start-up *et ont un impact sur la culture de technologie… »*

La néoréaction est certainement appelée à rester une position très minoritaire estime Finley, mais elle se répand. Et de nombreux professionnels des technologies :

> *« Plutôt que d'admettre leur rôle dans la* gentrification, *les disparités de richesse, la suppression d'emploi, se font passer pour des victimes. »*

Si Klint Finley ne veut pas passer pour complotiste, ce n'est pas le cas des néoréactionnaires eux-mêmes. Leur sentiment de persécution les amène à croire en ce qu'ils appellent la cathédrale, une méta-institution qui serait composée d'Harvard, des autres grandes écoles, du *New York Times* et de la plupart des élites lettrées américaines... qui formeraient un consensus auto-organisé qui dicterait les normes et les idées acceptables pour la société. Les plus ardus néoréactionnaires pensent que le quotient intellectuel est génétique... et qu'il pourrait être le fondement d'une nouvelle aristocratie. Certains d'entrent eux estiment même "vouloir divorcer", sortir la Silicon Valley de la gouvernance des États-Unis, rapportait récemment Louise Couvelaire pour *M*, le magazine du journal *Le Monde*, à l'image toujours renouvelée du mythe de la frontière, renouvelée avec le cyberspace et les hippies, cherchant à fonder ailleurs une nouvelle communauté...

Cette idéologie dit aux *geeks*, mâles, blancs qu'ils sont les dirigeants naturels du monde... un monde qu'ils n'aperçoivent même pas depuis les fenêtres fumées des bus qui les emmènent travailler. Pas étonnant que la Silicon devienne alors l'ennemi public n°1, comme le souligne Danny Crichton pour *TechCrunch* :

> *« Partout à travers le pays les gens commencent à nous haïr, et cela ne va pas changer de sitôt. »*

Mais selon lui, c'est parce que les grandes entreprises de la Valley ne cherchent plus seulement à conquérir le territoire vierge du numérique, mais parce qu'elles s'intéressent désormais au monde réel, qu'elle est en train de reconfigurer également les secteurs non technologiques, comme le montrent Uber ou AirBnb. Or, ces nouvelles perturbations sont plus pernicieuses, plus politiques... Alors que le numérique créait une valeur nouvelle, forcément et exclusivement positive, désormais, les entreprises du numérique se mettent à détruire la valeur de sociétés existantes pour créer la prochaine génération de produits et de services.

> *« Maintenant que les entreprises de la Vallée sont de plus en plus en concurrence avec des entreprises traditionnelles, la société n'est plus si prompte à excuser nos comportements. »*

Et Danny Crichton d'enfoncer avec une belle naïveté l'arrogance de la Valley :

> *« L'exceptionnalisme est ce qui rend la Valley en mesure de construire quelque chose qui n'existait pas avant, mais qui créé aussi de plus en plus d'animosité du public à l'égard de cette manière de faire l'innovation. »*

Et Danny Crichton de penser que l'indignation ne construira pas le prochain Intel, le prochain Apple, Google ou Facebook. On peut espérer qu'il ait tort. L'indignation contre les comportements des Gafa ou de la NSA construira assurément l'innovation de demain. Comme le dit très bien Packer :

> *« Quand les financiers affirment qu'ils font le travail de Dieu en fournissant un crédit bon marché et que les pétroliers se disent des patriotes qui permettent l'indépendance énergétique du pays, personne ne les prend au sérieux : c'est une chose acquise que leur motivation est avant tout le profit. Mais quand les entrepreneurs de la technologie décrivent leurs nobles objectifs il n'y a aucun sourire ou clin d'œil amusé. »*

Pour l'instant. Ce qui arrive aux bus de Google montre bien combien, contrairement aux rêves de ceux qui prétendent changer le monde, la Valley n'a pas renversé les inégalités. Au contraire. Elle les a renforcés. Sous couvert de technologie et de mérite, d'« innovation », elle a favorisé les intérêts de certains au détriment de ceux de la société. Comme le dit Evgeny Morozov :

> *« Lorsque l'Internet est partout, la politique n'est nulle part. [...] Ce qui est à l'oeuvre, ce n'est pas une révolution technologique, mais les effets d'une politique néolibérale. »*

Les rêves des pionniers sont bien morts.

Hubert Guillaud - 5 février 2014.

<www.internetactu.net/2014/02/05/ce-que-linternet-na-pas-reussi-24-renverser-les-inegalites/>

Courrier International n°1200, 31 octobre 2013.

Google, Facebook, Apple... Le pire des mondes



Le côté obscur de la Silicon Valley

Longtemps elle nous a fait rêver avec ses garages, ses *start-up*, ses petits génies, son jargon *geek* et son côté *cool*. C'était la nouvelle frontière américaine, capable d'inventer des gadgets planétaires. Facebook, Twitter, Google : on s'aperçoit aujourd'hui que ces fabricants d'amis à la chaîne ne sont pas nécessairement vos vrais amis. Car ces marques, qui font la pluie et le beau temps sur les réseaux sociaux, se sont transformées en aspirateurs de données personnelles, qu'elles transforment aussitôt en paquets de dollars. Voilà ce qu'est devenu l'eldorado du *high-tech* : une machine folle, dotée, certes, d'une avance technologique démesurée, mais avec l'ambition "orwellienne" de voir la science prendre le contrôle sur l'intelligence humaine.

Récemment, lors d'une conférence consacrée à l'avenir, un gourou startupien a proposé aux entrepreneurs de la Silicon Valley de faire sécession. Quitter les Etats-Unis, ce pays

bureaucratique et si désuet, pour créer une nouvelle société, guidée par la technologie. Encore un illuminé qui devrait rejoindre le mouvement du Tea Party ? Sans doute, mais le côté obscur de la Silicon Valley a depuis belle lurette traversé les océans. Il y a quelques jours, en plein scandale des écoutes de la NSA, les lobbyistes des géants du Net sont mêmes parvenus à convaincre les dirigeants européens de repousser à 2015 leur nouvelle réglementation sur les données personnelles. Une preuve supplémentaire de leur suprématie. Éditorial d'Eric Chol

The New Republic (extraits), Washington, 8 septembre 2013.

Pire que Wall Street

Ils sont jeunes, riches, et croient changer le monde avec des gadgets.
Les cadres de la Silicon Valley sont vus d'un œil de plus en plus critique dans les médias américains.

Les entrepreneurs des nouvelles technologies sont-ils en train de remplacer les financiers de Wall Street dans le rôle des méchants pour l'imagination populaire ? Ça commence à y ressembler, du moins dans les médias. L'exemple le plus flagrant a été le tapage provoqué par le mariage de Sean Parker [cofondateur du magasin de musique en ligne Napster et actionnaire de Facebook], qui s'est offert des noces de style "médiéval chic" dans une forêt de séquoias en Californie. L'événement a été décrit comme un « désastre écologique » par la presse et aurait coûté la bagatelle de 10 millions $. Parker a répondu par une lettre de 9 500 mots aux journalistes qui avaient porté atteinte à sa vie privée en parlant de son mariage. En d'autres termes, il est passé du statut de petit con à celui de gros con. Si un scénariste avait inventé ce personnage, il aurait reçu une note des studios disant que le degré de bêtise était trop élevé pour être crédible.

Parker est pourtant rapidement devenu un archétype. A l'instar de l'histoire de la bat-mitsva dispendieuse de la fille d'un cadre de Goldman Sachs devenue un conte moral, le mariage de Parker a été montré du doigt par des sites Internet, dont certains semblent dernièrement de plus en plus enclins à voir la "culture tech" d'un œil critique. L'économiste Umair Haque a par exemple déclaré sur Twitter

> *« Le monde des nouvelles technologies est le nouveau Wall Street : majoritairement blanc et essentiellement composé de types qui s'enrichissent en faisant des choses qui ont un objectif et un impact social limités. »*

Etalage. « *Ils sont jeunes et riches. Et insupportables, comme le sont presque toujours les gens jeunes et riches* », a écrit Mat Honan dans *Wired*. Mais ce qui différencie cet univers des autres, c'est sa visibilité. Il y a aujourd'hui des réseaux sociaux qui encouragent l'étalage d'un mode de vie très enviable. Le partage est l'un des fondements de cette industrie. Wall Street, en revanche, garde une culture de protection de la vie privée – en tout cas au bureau – et les impulsions les plus immatures de ses membres risquent moins de se retrouver sur Internet.

L'étalage de consommation dans le monde des nouvelles technologies n'est pas tout à fait de même nature que celui de Wall Street. Un cadre de la Silicon Valley aura moins tendance à dépenser son argent pour une table VIP et une Porsche.

Le *techie* optera plutôt pour une ascension du Kilimandjaro et une [voiture électrique] Tesla. Ce mode de vie est certes onéreux (le prix d'une Tesla tourne autour de 62 000 euros sans option), mais il présente également un côté vertueux que certains peuvent trouver plus irritant que le matérialisme sans complexes du banquier, du genre :

> *« Je dépense beaucoup d'argent, mais c'est pour sauver la planète, pas pour en mettre plein la vue. »*

Pour Sam Biddle, du magazine *ValleyMag*, si le méchant *techie* produit un autre type d'irritation que le méchant de Wall Street, c'est notamment parce qu'il n'a pas conscience de ce qu'il est.

> *« Les amis que j'ai dans la finance sont tous très cyniques. 'Nous sommes ceux que tout le monde déteste', disent-ils. Ils se contentent de prendre leur chèque. »*

Les pionniers des nouvelles technologies, eux, ont tendance à penser qu'en plus de s'enrichir ils sauvent le monde. Biddle poursuit :

> *« Ils sont tellement dans l'autoglorification qu'ils n'ont aucun humour sur ce qu'ils font. »*

Dans cette communauté où tout le monde ou presque est plutôt jeune, relativement riche et partage une même vision des choses, il existe aussi un effet d'isolement. Un habitant de Palo Alto s'est ainsi plaint à un journal local :

> *« J'ai l'impression qu'un milliardaire pourrait regarder de haut un simple millionnaire comme moi. »*

> *« Une tonne de petites entreprises fabriquent des produits d'une valeur douteuse et reçoivent d'énormes quantités d'argent pour le faire. »*

Souligne encore Honan. Bustle, en est un bon exemple : son fondateur, Bryan Goldberg, a déclaré que, puisqu'il n'existait pas de sites web pour les femmes qui ait une forte fréquentation, il allait donc en lancer un.

Ce ne sont pas seulement les personnages qui agacent les critiques. Farhad Manjoo, de Slate, travaille actuellement à un livre sur Google, Facebook, Amazon et Apple. Selon lui, il est logique que la haine envers les membres du secteur des nouvelles technologies ait grandi en même temps que les entreprises se développaient. Ces anciennes *start-up* sont désormais des sociétés comme les autres, simplement plus sophistiquées et plus décontractées, avec des actionnaires auxquels il faut penser. Les entreprises des nouvelles technologies sont en train de devenir une part inévitable de notre vie. Chez ceux qui avaient déjà tendance à ne pas apprécier ce type de culture d'entreprise, les révélations de cette année, selon lesquelles bon nombre des plus grosses sociétés de ce secteur partagent leurs données privées avec le gouvernement, ne font qu'amplifier la méfiance.

Un rejet inéluctable. « Les choses ont vieilli, la nouveauté est passée et l'angoisse s'est installée », explique par mail Alexis Madrigal, d'*Atlantic*. En d'autres termes, toute industrie arrivant à maturité est vouée à s'attirer sa part de critique. Etrangement, l'effondrement de Wall Street a permis au secteur des nouvelles technologies de gagner quelques années de bienveillance. Maintenant qu'il est plus avancé, il se heurte à une réaction de rejet inéluctable.

Pour certains, ce rejet n'est pas une nouveauté ni une spécificité de 2013. Sarah Lacy, fondatrice du *PandoDaily*, fait partie des défenseurs des nouvelles technologies les plus acharnés du monde.

> *« Chaque fois que la Silicon Valley donne l'impression d'avoir le vent en poupe, il y a une réaction hostile. »*

Elle estime également que les médias exagèrent les quantités d'argent circulant dans cet univers.

> *« En fait, les riches ne représentent qu'un petit pourcentage, déclare-t-elle. La plupart des gens touchent des salaires de start-up et ne gagneront jamais d'argent avec leur entreprise. »*

Elle ne pense pas que la haine envers les *techies* soit si répandue que cela, en dehors d'un groupe de critiques très violents sévissant dans un nombre croissant de sites. Elle a raison au moins sur une chose : les Américains ne détestent pas massivement l'univers des nouvelles technologies. D'après les sondages Gallup, l'« industrie informatique » reste le secteur d'activité le plus populaire et les « sociétés Internet » figurent en quatrième position. Ce qui est logique. Après tout, les gens aiment leur iPhone et leur Internet. Pour le moment du moins, cela compte plus que tout article négatif sur les « mecs des nouvelles technologies » qu'ils peuvent lire avec leur application mobile.

—Noreen Malone.

Los Angeles Times (extraits), Los Angeles, 14 août 2013.

San Francisco se rebelle contre les Geeks

Berceau de la contre-culture, la métropole californienne a du mal à supporter l'invasion des jeunes salariés fortunés venant du secteur des nouvelles technologies.

Chaque jour de la semaine, depuis le lever du jour jusque tard dans la soirée, une flotte rutilante de bus sans numéro sillonne les rues de San Francisco. Ils ramassent des milliers de jeunes professionnels du secteur des nouvelles technologies à des dizaines d'arrêts différents et les déposent ensuite à une heure de route au sud de la ville. C'est l'un des privilèges qu'offrent à leurs salariés Apple, Facebook, Google et d'autres grandes sociétés de la Silicon Valley : des bus de luxe, équipés de la climatisation, de sièges confortables et d'une connexion Wi-Fi pour leur éviter le stress des routes congestionnées de la région.

Ce système de navettes privées est devenu le symbole le plus visible de la ruée vers l'or numérique qui embrase la ville et de la fracture de plus en plus profonde qui sépare ceux qui surfent sur la vague des nouvelles technologies et les autres.

Rebecca Solnit, résidente de San Francisco de longue date, a récemment écrit dans la *London Review of Books* :

> *« Parfois, ces navettes me font penser à des vaisseaux spatiaux dans lesquels nos chefs suprêmes, venus d'une autre planète, auraient atterri pour régner sur nous. »*

Cette fracture est encore aggravée par l'idée largement répandue que les richesses phénoménales générées par les nouvelles technologies ne bénéficient pas à la population dans son ensemble.

Au contraire, dénoncent certains militants, l'invasion *high-tech* fait grimper le coût de la vie à des niveaux inaccessibles pour la plupart des habitants de la ville. Ils s'inquiètent de voir la hausse exorbitante des loyers, des prix de l'immobilier et les expulsions s'ajouter aux inégalités de revenus et chasser de la ville les familles de la classe moyenne, les petites entreprises, les artistes et les intellectuels, bref, ceux qui ont donné à San Francisco la richesse et la diversité culturelles qui font son charme.

Le feu des récriminations est parti du quartier de Mission, bastion historique de la classe ouvrière latino, où les maisons victoriennes et les nouveaux lofts sont pris d'assaut par les *geeks*. Une guerre des prix y a éclaté, tout particulièrement dans un rayon de quelques centaines de mètres autour des arrêts des navettes, faisant grimper – parfois doubler – les loyers. Le long de leurs itinéraires, des restaurants branchés ont pris la place des petits commerces de proximité et des magasins familiaux.

Le berceau des nouvelles technologies



Graffitis et pirates. Dans le quartier, des graffitis anti-Google ont commencé à fleurir et des militants ont récemment organisé un rassemblement anti-*gentrification* au cours duquel ils ont réduit en charpie une piñata en forme de navette Google.

Ted Gullicksen, directeur exécutif de l'Association des locataires de San Francisco, redoute que les *geeks* ne se soient définitivement approprié la ville et n'en repartent plus – alors qu'ils avaient levé le camp après l'explosion de la bulle Internet, en l'an 2000. Ted Gullicksen commente :

> *« Après le premier boom, bon nombre de ces sociétés ont bu la tasse. Mais, aujourd'hui, nous parlons d'entreprises Internet très bien établies comme Facebook et Google. Difficile de les imaginer en train de couler. »*

Comparativement à ce qui s'est passé lors des précédents booms, le secteur des nouvelles technologies crée peu d'emplois pour la classe moyenne et ne suscite guère de sympathie. L'écart entre les hauts et les bas revenus de la Silicon Valley se creuse. Dans cette région des Etats-Unis qui s'enorgueillit de compter certaines des entreprises les plus riches du monde, la participation au programme de bons alimentaires a atteint un niveau record depuis dix ans et le nombre de sans-abri a fait un bond de 20% au cours des deux dernières années. Ce qui nourrit d'acerbes critiques – certaines venant des rangs mêmes du secteur des nouvelles technologies.

L'entrepreneur Chris Tacy, qui travaille pour la société Mozilla, a récemment admonesté sur son blog ses collègues du secteur des nouvelles technologies après avoir vu un jeune homme céder à contrecœur son siège à une vieille dame dans un bus, puis dire tout haut à ses amis :

> *« Je ne sais pas pourquoi les vieux prennent les transports en commun. Si j'étais vieux, je prendrais un Uber [service de location de voitures de luxe avec chauffeur]. »*

Les professionnels des nouvelles technologies utilisent fréquemment l'appli Uber pour aller au bureau ou se rendre en ville. Pour certains, cette armada de voitures rutilantes et les limousines noires qui sillonnent les rues de la ville sont un autre signe du fossé de plus en plus profond qui divise San Francisco.

En juin dernier, le milliardaire Sean Parker, fondateur de Napster et ancien cadre de Facebook, a englouti des millions de dollars dans un mariage de rêve dans les forêts de séquoias géants de Big Sur [sur la côte californienne au sud de San Francisco]. L'an passé, David Sacks, ancien cadre de PayPal et fondateur de Yammer, a organisé pour son anniversaire une fête autour du thème éminemment royaliste « *Qu'ils mangent de la brioche !* » – fête qui, selon les rumeurs, aurait coûté 1,4 million $.

Les trois dirigeants de Google – Larry Page, Sergey Brin et Eric Schmidt – sont en train de faire construire à l'aéroport international de San José un aérodrome pour leurs voyages professionnels en avions privés, pour la modique somme de 82 millions $. Celui-ci s'étendra sur 12 ha et sera doté de cinq hangars, dont un suffisamment grand pour accueillir un Boeing 747.

Si la richesse et le pouvoir du monde des nouvelles technologies suscitent du ressentiment, c'est que « *nous l'avons cherché* », reconnaît Chris Tacy. Il ajoute :

> *« Aux Etats-Unis, beaucoup de gens n'ont pas confiance en l'avenir ; or, dans le même temps, de nombreux petits génies des nouvelles technologies deviennent milliardaires. C'est une combinaison explosive. »*

Avis d'expulsion. Matt Brezina vit à San Francisco, où il a fondé deux *start-up*. Pour lui, la *gentrification* est inévitable. Les prix poussent les gens hors de San Francisco, comme cela a été le cas dans d'autres villes très prisées telles que New York, Tokyo et Londres. Il reconnaît que certains affichent "quelques" signes extérieurs de richesse. Mais, selon lui, ce n'est pas la majorité ; dans la nouvelle génération high-tech, beaucoup donnent des millions à des œuvres de bienfaisance.

> *« Ici, nous avons une culture un peu différente, qui tolère mal ce genre de choses, explique-t-il. Nous ne portons pas de Prada et, si nous conduisons une Porsche, nous n'en possédons pas. Qui voudrait être propriétaire d'une voiture ? »*

Theresa Flandrich, 58 ans, partage un petit deux pièces avec son fils de 25 ans à North Beach, l'un des plus vieux quartiers de San Francisco, pour un loyer de 645 $ par mois. Elle regrette que les jeunes salariés du secteur des nouvelles technologies ne se mêlent pas à la population de la ville dans laquelle ils vivent. La plupart d'entre eux font leurs courses en ligne, elle ne les croise pas dans les petits commerces du coin. Quand ils marchent dans la rue, ils ont le nez collé à leur smartphone et ils ne s'impliquent pas dans la vie du quartier, déplore-t-elle. Elle constate une multiplication des expulsions effectuées dans le cadre de la loi Ellis, qui autorise un propriétaire à expulser tous les locataires d'un bâtiment lorsque celui-ci est retiré du marché de la location. Et, comme les autres locataires de son immeuble – dont certains sont âgés ou handicapés –, elle vient de recevoir un avis d'expulsion. Elle va devoir partir du quartier où elle vit depuis trente ans.

Son fils, lui, aimerait bien quitter le nid familial et avoir son propre appartement en dépit de la hausse des prix : il s'est donc mis à la recherche d'un emploi comme recruteur dans le secteur des nouvelles technologies.

—Jessica Guynn

Slate (extraits), New York, 4 octobre 2013.

Des forteresses coupées du monde

Signe des temps : Google, Facebook, Apple et Amazon se font construire des sièges sociaux pharaoniques… pour mieux emprisonner leurs salariés ?

Ce n'est guère étonnant que Facebook, Google, Apple et Amazon soient en train de se faire construire des sièges sociaux monumentaux, car les bénéfices spectaculaires que ces entreprises engrangent aujourd'hui vont souvent de pair avec une tendance à vouloir modifier le *skyline* d'une ville. Certes, ces sociétés ont besoin de place pour accueillir leurs effectifs exponentiels, mais les bâtiments qu'elles ont prévus nous renseignent également sur leur état d'esprit. L'architecture demeure à bien des égards le symbole le plus puissant de notre culture, et ces QG surdimensionnés, leurs

architectes et leur coût nous montrent que les *outsiders* d'hier tiennent aujourd'hui le haut du pavé.

Mais peut-être Facebook devrait-il réfléchir à deux fois avant de laisser l'architecte vedette Frank Gehry transformer une colline en entrepôt de 39 000 m² pour héberger plus de 2 800 ingénieurs. Si l'on en croit les adeptes de l'"indice du gratte-ciel" – théorie qui veut que lorsqu'une entreprise commence à investir dans des projets immobiliers pharaoniques son effondrement financier est proche –, toutes ces constructions ont de quoi nous alarmer sur l'avenir de l'industrie numérique.

L'indice du gratte-ciel a son pendant dans la Silicon Valley : c'est la "malédiction du campus". Sun Microsystems et d'autres poids lourds de l'informatique ont vu leurs gains mirifiques diminuer après s'être fait bâtir de magnifiques sièges sociaux.

L'introduction en Bourse ratée de Facebook en 2012 a coïncidé avec l'annonce du lancement de son nouveau projet immobilier. La malédiction semble également aujourd'hui frapper Apple, dont le projet de nouveau siège à Cupertino [confié à l'architecte Norman Foster], qui ressemble à un immense *donut* en verre, a pris du retard et dépassé son budget initial de 2 milliards $. Certains estiment que le caprice d'Apple éclipsera les 3,9 milliards $ injectés dans le nouveau World Trade Center de New York et que ses bureaux reviendront à plus 16 000 $ le mètre carré.

Habitat techno-bucolique. Mais ces problèmes ne constituent pas forcément des signes annonciateurs de catastrophe pour Apple, qui paraît avoir les moyens de ses ambitions. La marque à la pomme est manifestement aussi sûre d'elle-même que de ses goûts esthétiques. C'est peut-être davantage l'épuisement de ses salariés que celui de la société qui est à craindre. Car ces réalisations incarnent surtout l'état d'esprit qui prévaut dans la Silicon Valley : ici, le travail se confond avec la vie. Avec leurs espaces verts, leurs laveries automatiques et leurs restaurants, ces structures ressemblent à de véritables villes autonomes totalement décloisonnées. Comme l'ont relevé certains commentateurs, ce modèle est presque une déformation – version entreprise techno – des communautés hippies californiennes du XXe siècle.

Entre les toitures végétalisées de Facebook et les infinies façades vitrées d'Apple qui offrent aux employés une vue ininterrompue sur des centaines d'arbres, les géants du web construisent pour leur personnel des habitats techno-bucoliques.

Les employés du siège d'Amazon n'auront même pas besoin de quitter leur bureau pour déjeuner sous les arbres : les plans du bâtiment qui se dressera dans le centre-ville de Seattle prévoient des espaces de travail paysagers dotés en outre de leur propre microclimat. Dans chacune des trois biosphères envisagées, les salariés pourront, selon Amazon, "travailler et échanger dans un cadre plus naturel, semblable à un parc".

Malédiction du campus. Ces agencements privilégient surtout le potentiel productif des rencontres accidentelles entre collègues. C'est là une caractéristique qui a été inscrite au cahier des charges. Dans le complexe de Google, par exemple, qui sera agrémenté de parcs, de cafés et d'agoras, aucun employé ne sera à plus de deux minutes et demie de marche d'un autre. En revanche, ces configurations n'encouragent que très peu les relations avec le monde environnant. L'inspiration née des échanges fortuits avec des gens extérieurs à l'entreprise n'est pas intégrée à ces "utopies" puisque les employés sont incités à exercer pratiquement toutes les fonctions de la vie quotidienne dans l'enceinte de l'entreprise – mis à part y dormir.

Cela étant, certains auront même la possibilité de passer la nuit à un jet de pierre de leur lieu de travail. Début octobre, la société Facebook a en effet annoncé qu'elle avait lancé la construction d'un parc résidentiel de 394 appartements à quelques pas de son campus de Menlo Park.

Ces réalisations d'architectes phares sont pensées pour confiner le plus longtemps possible le personnel entre les murs de l'entreprise, d'une part parce qu'elles offrent une large palette de services et d'autre part du fait même de leurs dimensions et de leur emplacement. A l'exception d'Amazon, qui fera sortir de terre son QG en plein centre de Seattle, la plupart de ces complexes high-tech se détournent du cadre urbain pour ériger leurs propres villes à l'écart – Google à Mountain View et Facebook à Menlo Park.

Un article récent du *Los Angeles Times* résumait :

> *« Apple envisage son campus de 70 ha comme sa version de la forteresse de la Solitude* [allusion à la bande dessinée Superman], *qui isolera le nord-est de Cupertino de l'espace public. »*

Nous assistons donc à l'émergence d'écosystèmes complets, généralement dérobés à la vue du public et construits dans le but d'obtenir des salariés une productivité maximale. Reste à savoir si cette chambre d'écho de la culture d'entreprise techno suffira à conjurer la "malédiction du campus".

—Ariel Bogle

La chronique de Ned Ludd

Textes et articles sur la résistance au monde-machine.

n°1 – février 2014

Publication à périodicité aléatoire.

Prix Libre



Radio Zinzine - 04 300 Limans - France

